

BASTIEN THELLIEZ,  
Université Paris VIII – St. Denis, Vincennes

## *Les pratiques carnavalesques des internes en médecine en France : à la frontière de l'art et la vie*

### *Carnival Practices of French Medical Interns: on the Border between Art and Life*

**Keywords:** on-call room; doctor's mess – breakroom<sup>1</sup>; medical student (intern); carnival; grotesque; bawdy song; play; resident medical studentship; houseman – intern – junior doctor; ritual.

**Abstract:** The *Carabins* are these young French doctors, almost no longer students and not quite yet professional, who surrender themselves to a daily “masquerade”, ritualized and circumscribed in a space apart, in every sense of the term, inside the desolate world of the hospital: four painted walls of *obscene images* where gaiety is mandatory – *la salle de garde*. They have their own parody and carnival folklore, linked to their status and their medical task, punctuated by a series of festive and spectacular rites. The fact that these rites involve art forms does not make them automatically artistic, but places them on the border between art and life.

### **L'internat, savoir officiel et savoir coutumier**

Fondé en 1802 sur le modèle des récentes grandes écoles et le principe républicain post révolutionnaire sur la formation des élites, *l'internat des hôpitaux de Paris* fut la réponse à une double nécessité : pallier au manque de médecins en exercice dans une institution hospitalière aspirant de plus en plus à médicaliser son assistance aux pauvres et indigents, et formaliser les nouvelles conceptions de la pratique et l'enseignement de la médecine en offrant aux jeunes étudiants la possibilité de se former selon les méthodes de la nouvelle médecine clinique, cette formation médicale étant fondée sur l'observation et l'expérience, en sus de la formation théorique de l'école de médecine, qui favorise la pratique hospitalière sur le mode du compagnonnage. Plus que de simples étudiants et pas encore de vrais médecins, ces *médecins attachés* ou *internes*, *aides*, *élèves réguliers* ou *internes*, quelque soit le nom qu'on leur donne au fil du temps, vont s'approprier les connaissances médicales par transmission, en secondant leurs aînés, chefs de service, dans leurs pratiques journalières, mais aussi par expérience, en participation directe auprès des malades à tous les devoirs de la profession médicale.

Le terme d'*internat* renferme trois à quatre sens, aussi distincts que complémentaires pour les étudiants en médecine. *L'internat* est d'abord, à l'origine un *concours*, aujourd'hui un *examen national classant*, que les étudiants présentent à la fin de leur sixième année d'études de médecine (dans le meilleur des cas), et à l'issue duquel ils ont accès à une formation professionnelle, *l'internat*, qui les

---

<sup>1</sup> Considering the specific use of this place, we have chosen to keep this name in the original language.

engage dans une spécialité, médicale, pédiatrique, psychiatrique, chirurgicale, ou encore la médecine générale, devenue une spécialité à part entière. Etude spécialisée d'une durée minimum de quatre ans (trois pour la médecine générale), *l'internat* est encore un temps particulier de la vie d'étudiant, « avec ses bornes temporelles, son calendrier, ses usages et ses coutumes qui le définissent en tant que tel »<sup>1</sup>. Enfin, *l'internat* est aussi un lieu précis, consacré aux internes. Ils s'y restaurent, y dorment quand ils sont de garde, peuvent y habiter durant leurs études.

La salle où les internes prennent leur repas est couramment nommée *internat* puisque elle est le cœur même du lieu ; mais, à Paris spécialement, ce *sanctum sanctorum* de la vie des internes s'appelle *la salle de garde*. Pas vraiment estudiantine et pas encore professionnelle, « à demeure » dans l'enceinte hospitalière et pourtant de passage, corps d'élite néanmoins, cette population au statut trouble et instable va introduire à l'hôpital, lieu de malheur et de souffrance, *une nouvelle culture, celle de la jeunesse*, par des formes de dérèglements dont certaines vont s'organiser, s'institutionnaliser, se ritualiser. En marge d'un savoir officiel s'est constitué tout un ensemble de conduites et d'usages lié à ce *temps hors temps* que représente la vie à l'internat. La spécificité d'un statut, prestigieux mais confiné, et l'élan vital d'une jeunesse engagée à servir quotidiennement l'hôpital contre la souffrance, la maladie et la mort, ont instruit « en réaction » des « us et coutumes » dans ce temps de transformation en spécialistes aguerris – us et coutumes qui jouent sur l'inversion des hiérarchies, sur un va et vient constant entre le haut et le bas, l'abaissement et la grandeur, l'ordre et le désordre. Pour organiser ce moment de vie « à part » hors du temps hospitalier, ils disposent d'une salle « à part », où ils mangent et où ils se détendent quand le service de garde le permet, *la salle de garde*, réfectoire de l'internat, un lieu à l'écart dans un monde de désolation, seul endroit propice à la réunion. Cette salle de garde, ils vont se l'approprier, la façonner à leur image, l'organiser, la configurer pour en faire un espace autre : une aire de jeu, comme une forêt de symbole, disposée à accueillir les extravagances ritualisées de leur communauté de jeunesse. La salle de garde sera le lieu où se projette dans l'espace toutes les expressions d'une culture du renversement.

### **La salle de garde et la vie coutumière des carabins**

La vie des internes-carabins est donc réglée sur un temps coutumier précis, dont les deux bornes principales seraient ce que communément nous appellerions l'entrée en internat et la sortie de l'internat, mais qu'ils nomment *le baptême* (surtout en province) et *l'enterrement*, référence religieuse des médecins à la symbolique des deux temps qui circonscrivent la vie au sens propre, la naissance et la mort. Le « *baptême* » marque l'intronisation des étudiants en médecine dans le corps des internes. Cette première cérémonie engage le « baptisé » sur une série d'épreuves d'initiation, véritables rites de passage, entamant le processus de

---

<sup>1</sup> Emmanuelle Godeau, *L'Esprit de corps. Sexe et mort dans la formation des étudiants en médecine*, Paris, éd. de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Ethnologie de la France », 2007, p. 53.

*déculturation-acculturation* nécessaire à la réalisation de « *l'esprit de corps* ». Dans cette idée, l'*enterrement* est comme l'hommage qui serait rendu à celui qui « s'élève » au rang de « maître » dans la communauté, et ce faisant, sort de celle-ci pour y rejoindre un « panthéon » d'anciens, validant ainsi sa compétence coutumière, parallèlement à la validation officielle de son internat, et donc de sa compétence médicale, par l'obtention de son titre de docteur. Entre ces deux bornes, une série de manifestations traditionnelles, festives et spectaculaires, scandent la vie de l'internat : le temps des internes se découpe en semestres, chaque semestre s'ouvre et se conclue par une fête appelée *tonus* ; puis viennent les *dîners d'économe* et les *dîners de patron*, l'un honorant l'Economat (gestion de la salle de garde) de tel hôpital, l'autre brocardant leur supérieur, formateurs *officiels*, docteurs, professeurs, *maître-compagnons*. L'*enterrement* d'un interne peut donner lieu à une fête particulière (notamment si celui-ci est une *figure* parmi les carabins), mais il est le plus souvent célébré lors d'un *tonus* ou d'un *dîner d'économe*. Enfin, le *Bal de l'Internat* à Paris, la *Revue* en province, est la grande célébration des internes, la plus « officielle », sorte de grand dîner-spectacle à la manière du music-hall, qui relève à la fois des chansonniers satiriques et du spectacle de variété de music-hall.

Mais le temps coutumier par excellence du carabin reste le repas pris en salle de garde en ce sens qu'il est non seulement le rendez-vous quotidien du médecin-carabin, mais aussi, et surtout, le temps où va le plus s'exprimer et se transmettre la tradition carabine. Dans quelque hôpital que ce soit, la salle de garde est presque toujours confinée le plus à l'écart possible des services hospitaliers. La salle de garde impose un dispositif de *banquet* dans l'organisation des tables. Elles s'alignent perpendiculairement à partir de la *table économe*, placée à une extrémité de la salle, « en U ou en T, ou en toutes autres dispositions nécessitées par les lieux »<sup>1</sup>. Les couverts sont installés sur des draps d'hôpitaux qui font office de nappes, une tradition à laquelle la joyeuse confrérie s'attache avec fierté. Bien que largement lavés et stérilisés, ces draps peuvent encore garder les stigmates de différents écoulements corporels ou tout autre produit liquide de soin et d'aseptisation, « marques de la souffrance et de la mort », sur lesquels « ils apposent avec désinvolture celles de la jeunesse et de la vie »<sup>2</sup>. Aux côtés des internes-carabins prennent place des personnes non-internes: les *fossiles* d'abord, ainsi délicatement désignés les anciens internes, chefs de clinique, professeurs, et les « patrons », les chefs de service. Si, dans les services, ils sont les supérieurs hiérarchiques, en salle de garde les *fossiles* sont sans pouvoirs et soumis au commandement et à la vindicte de l'interne-économe. On y trouve également des *glaireux*, les externes, futurs internes, qui se trouvent entre leur 3<sup>ème</sup> et 6<sup>ème</sup> année d'études de médecine. Ils ne peuvent avoir accès à la salle de garde que conviés par l'interne sous la responsabilité duquel ils ont été placés. S'ils sont soumis comme

---

<sup>1</sup> Patrice Josset, *La Salle de Garde, histoire et signification des rituels des salles de garde de médecine, chirurgie et pharmacie du moyen-âge à nos jours*, Le Léopard d'Or, Paris, 1996, p. 26.

<sup>2</sup> Emmanuelle Godeau, *op. cit.*, p. 136.

tous aux mêmes règles, ils ne sont pas responsables des fautes qu'ils pourraient commettre, infantilisation classique des cadets par leurs aînés. Enfin l'endroit est fréquenté par des personnes invitées par les internes et n'ayant aucun lien avec le monde médical, comme ces *rapins*, ces étudiants des beaux-arts qui étaient invités à partager le repas des carabins en échange de quelques travaux picturaux sur les murs de la salle de garde. Ceux-là, les carabins les ont baptisés, ironiquement mais à juste titre, *les parasites*. Toute cette assemblée est gouvernée par un interne appelé *Econome*, officiellement élu par tous, mais qui, une fois en fonction, dirige sa salle de garde sur un modèle complètement régalien. C'est un roi-bouffon bien sûr, annoncé comme tel dès son intronisation, puisque, étant le premier d'entre tous, il valide son élection en présentant son postérieur à l'assemblée (ou la poitrine si l'économe est une femme<sup>1</sup>), rappelant par là même le caractère carnavalesque de cette fonction. L'économe gère sa salle de garde durant six mois sur le mode associatif, percevant les cotisations des membres pour les distribuer dans l'organisation des moments festifs tout au long du semestre. Mais la charge la plus lourde d'un économe est sa responsabilité de l'ambiance dans sa salle de garde. Dans cette optique, sa fonction va réellement s'apparenter à celle d'un *Monsieur Loyal*, un *chef d'orchestre*, voire un *metteur en scène*.

### **Les fresques de salle de garde**

Circonscrites à chaque pan de mur de la salle, les *fresques* sont l'expression artistique du folklore carabin la plus célèbre et la plus commentée parce qu'elles constituent l'élément visuel le plus frappant d'une salle de garde, mais « elles ne sont pas le seul et entrent en relation avec d'autres objets et dispositifs rituels »<sup>2</sup>, tels que le *trône de l'économe* et la *roue des taxes*, qui sont réalisés et décorés avec le même soin que les fresques. Elles sont le fait d'une commande passée par l'économe à un peintre (traditionnellement un *rapin*<sup>3</sup>, un élève des beaux-arts), et mettent en scène les internes dans des scènes de fornication grotesque, des *priapées* où ces derniers vont être caricaturés à outrance et exposés dans des situations sexuelles rocambolesques. Adoptant tous les styles, depuis la Cène, les plafonds de la Chapelle Sixtine de Michel-Ange jusqu'à la bande dessinée, tout ce qui existe comme références historiques et stylistiques dans le monde des beaux-arts est emprunté et détourné. On trouve autant des parodies d'œuvres, que du pastiche, l'emprunt d'un « style », ou des œuvres originales mais dont le sujet va parodiquement être puisé dans tous les domaines culturels (peinture, B.D., cinéma,..) et dans l'histoire. Elles marquent le passage d'un *Economat*, qui dure le temps d'un semestre. Figurer sur une fresque de salle de garde, c'est inscrire son passage dans le temps et dans la tradition. Ces fresques, sont traditionnellement « graffitées » de réflexions plus ou moins spirituelles, souvent ambiguës et

---

<sup>1</sup> On nomme celle-ci *économinette*.

<sup>2</sup> Christian Hottin, *Fresques des salles de garde des hôpitaux parisiens – artistes et médecins, médecins artistes*, dans «Labyrinthe», n° 14, hiver 2002-2003, p. 78.

<sup>3</sup> Parmi les rapins, Toulouse-Lautrec a certainement usé son pinceau à l'hôpital St-Louis à Paris.

drolatiques, bien souvent de méprises de langages, de lapsus, ou de phrases interlopes une fois sorties de leur contexte.

***Homo ludens, homo habilis et homo locquens***

Dans le symposium qu'est la salle de garde, l'adresse, manuelle ou intellectuelle, est aussi une marque essentielle d'appartenance au groupe. Certaines interdictions obligent les carabins à développer certaines facultés techniques ou spirituelles pour arriver à certaines fins sans enfreindre les règles. Règlements, usages et interdictions organisent ce moment du repas pour susciter ce que le docteur et historien Patrice Josset nomme l'*égrégore*<sup>1</sup> parmi les convives, instituant ainsi ce lieu si particulier comme « le véritable Athanor de la vie médicale »<sup>2</sup>. Ces *manières* contraignent donc celui ou celle qui souhaite participer au repas de la salle de garde à modifier sa « posture » sociale et officielle et à en prendre une nouvelle, adaptée aux circonstances et aux prérogatives du lieu. Durant l'heure ou les deux heures que durera le repas, ces rituels opèrent une dramatisation du moment où le temps, l'espace et les corps vont ensemble inventer un espace « autre », par un *jeu* réglé à partir d'un ensemble de « balises » symboliques. Elles constituent l'écriture dramaturgique en conditionnant les *participants* dans leurs paroles, leurs gestes et leur corps sur un moment prévu, circonscrit, dans un lieu délimité et préparé. Tout est mis en œuvre pour que du spectaculaire se manifeste.

Le manquement d'un membre aux diverses règles et interdictions le rend passible d'une *taxe*, dont la nature est définie par le *sort*, le jeu du hasard, formalisé par une roue, *la roue des taxe* ou *roue de l'infortune*, que l'on actionne et sur laquelle sont recensés tous les types de taxes. Le contrevenant peut écoper d'une *taxe en nature*, c'est-à-dire l'obligation d'apporter de l'alcool, des cigarettes ou des confiseries, mais les taxes les plus attendues, parce que ce sont celles qui font « spectacle », sont les taxes obligeant d'exhiber une partie du corps voire le corps entier, d'embrasser son voisin ou sa voisine de table, de chanter, de danser, de simuler l'orgasme ou de mimer l'acte coïtal d'une manière acrobatique et inspirée. Cette série d'épreuves demandent au membre taxé un certain sens du jeu, de l'autodérision, et surtout d'être décomplexé vis-à-vis de son corps, du corps de l'autre et du regard de l'assistance. Comme dans toute prestation spectaculaire, la qualité, l'habileté avec laquelle il exécute son « gage », a tout autant son importance. Et les autres membres ne manqueront pas de la saluer ou, au contraire, de la huer. Il ne s'agit pas uniquement de s'acquitter de sa taxe, il faut le faire avec panache et offrir aux spectateurs le meilleur de soi.

Dans la même veine, il existe des interdictions liées au langage, à commencer par le vouvoiement, lié à l'évidente opposition au principe de la communauté. Les mots médicaux (et tous les mots savants d'une manière générale) sont proscrits, mais aussi les mots étrangers. Ne sont acceptés que le français, le latin *de cuisine*

---

<sup>1</sup> « Union fraternelle de la communauté », dans Patrice Josset, *op. cit.*, p. 34.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 19, p. 199 : *Athanor* : lieu de réunion et séparation, où tout « se dissout et coagule » (*solvo et coagula*) ; ce terme illustre parfaitement le principe de *déculturnation-acculturation* nécessaire à la construction de la communauté.

ou *macaronique*, le grec *ancien* et évidemment l'argot, qui y trouve une place d'honneur. Il est également interdit de parler de politique et de religion. Les *gros mots* (mots *tabous*) ont d'abord une fonction sociale. Interdire le verbiage médical c'est empêcher de parler médecine, *parler-boulot* pour ainsi dire, et ainsi inciter à ouvrir ses conversations à d'autres sujets. Interdire les sujets politiques ou religieux, c'est endiguer à la racine les causes certaines de désaccord et de fâcheries. C'est surtout contraindre les membres à une « gymnastique » intellectuelle en usant de périphrases, de jeux de mots<sup>1</sup>, et faire la démonstration de leur habilité dans le verbe, stimuler leur créativité. Les pièges ne manquent pas, c'est même quasiment un sport en salle de garde, car comme pour le reste, le couperet final sera la taxe. Ces mots interdits ont à voir avec un autre renversement des valeurs : le glissement du caractère pur et sacré d'un objet à un caractère impur qui le rendrait tabou<sup>2</sup>. Prononcer un mot tabou c'est commettre le sacrilège d'avoir offert aux oreilles profanes présentes dans le *sanctum sanctorum* (le personnel de service, mais aussi les externes et autres invités parasites) le langage spécifique et caractéristique qu'ils ont mis si longtemps à acquérir et maîtriser, et qui fait l'apanage de l'art du médecin.

### **Paillardes et Battues**

Une autre manifestation spectaculaire importante dans le déroulement du *symposium carabin* est la chanson paillarde, appelée également chanson de salle de garde. N'est pas carabin celui qui ne connaît pas par cœur au moins une chanson paillarde ; c'est d'ailleurs une des épreuves d'intronisation dans le cénacle des internes – carabins au moment de leur baptême. Avec les fresques, les chansons font partie des caractéristiques les plus fameuses de l'image des carabins. C'est également la manifestation spectaculaire la plus courante et la plus fédératrice en salle de garde. L'*égrégoire*, déjà plusieurs fois mentionné, profite très largement du rassemblement autour de ces chants grivois. Mais la chanson peut également être l'objet d'une sanction contre un contrevenant aux règles. Comme dans la joute oratoire, son talent est mis à l'appréciation de l'assistance. Il ne tient qu'à lui d'offrir à ses pairs une performance positivement remarquable. Les chansons de salle de garde, ces *paillardes*, s'inscrivent dans l'antique tradition des *vaux-de-villes*, ces airs connus de tous sur lesquels l'on appose des textes satiriques écrits pour la circonstance. Le thème majeur de ces chansons est évidemment la sexualité, mais on retrouve comme sur les fresques de salle de garde, l'ambivalence d'une fantaisie monstrueuse alternant entre les forces du rire et les forces du tragique, de la profusion et de la dissolution pour devenir *le signe d'une inquiétante étrangeté*<sup>3</sup>. C'est l'image grotesque du bas matériel et corporel défini par Bakhtine qui est mis

---

<sup>1</sup> Quelques exemples de termes utilisés pour contourner l'interdiction de parler médecine : *Gulette au trou* / gynécologue ; *bitologue* / urologue ; *épicier* / pharmacien ; *point soleil* / radiothérapeute ; *menuisier* / orthopédiste etc.

<sup>2</sup> Patrice Josset, *op. cit.*, pp. 41-49.

<sup>3</sup> Dominique Iehl, *Le grotesque*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, pp. 5-8.

en scène : la soif inextinguible de sexe, l'adultère, la fornication en groupe, les maladies vénériennes, les viscères, les excréments corporelles, la scatologie etc.

Parce qu'il est interdit d'applaudir en salle de garde, pour manifester leur contentement ou leur mécontentement, sur la qualité d'une prestation culinaire, spectaculaire ou artistique, les membres usent de différentes pratiques qui consistent soit à « gratter » son couteau-scie sur le rebord de l'assiette, soit à taper l'assiette ou la table avec son couteau et/ou sa fourchette, à mettre en relation avec le charivari médiéval, vacarme réprobateur ou triomphaliste, assourdissant et étourdissant, *contre-musique* provoquant délire et ivresse communicative, souvent fatale pour la vaisselle. Sur un rythme déterminé et connu de tous, cette dernière méthode se nomme *Battue*. Il existe un grand nombre de battues et il s'en invente encore régulièrement. Citons pour l'exemple : la *royale*, la *centrale*, la *versailleuse*, la *périphérique*, la *vaginale*, la *merdique* etc. Nous verrons plus loin quel peut être leur correspondance et leur ancrage historique, mais signalons les multiples déclinaisons de *battues*, doublées, triplées ; certaines faisant intervenir une ou plusieurs parties du corps à la place des couverts (comme la *vaginale*) ; ou bien, comme la *battue* dite de *Reichshoffen*, où l'on chante en même temps que l'on frappe avec ses mains, ses pieds, son postérieur.

### **Esthétique et poétique**

La salle de garde consacre l'esprit carabin en matérialisant sur ses murs, mais aussi dans certains éléments de son mobilier, son esthétique. Sur le principe du *mystère*, commun à toute société initiatique, la salle de garde devient un temple sacré où la vie rituelle se protège du regard des profanes et son principe égalitaire scrupuleusement observé et codifié, avec néanmoins un référent hiérarchique plébiscité qui administre l'ensemble et veille à l'ambiance ludique et fraternelle de la salle. L'*agapē carabine* obéit à tout un ensemble de règles qui conditionnent chaque parole et chaque geste des membres. Ces règles, manières, ou rituels vont servir à susciter l'égrégore, par l'esprit ludique de l'*agôn* et l'*aléa*, les manifestations spectaculaires qu'elles engendrent et l'encadrement rituel des manières de banqueter ; mais elles visent également à une émulation des membres pour le développement de compétences autres, qui portent essentiellement sur l'habileté artistique et technique, et pour l'exercice du contrôle de soi, qui prolongent l'acquisition du savoir et des compétences médicales.

Les rituels de salle de garde participent au parachèvement de la formation coutumière des internes en médecine à leur formation officielle de praticiens. La vie en salle de garde implique l'art sous la houlette de ses rituels : peintures, sculptures, musiques, chants, danses, mimes, et une certaine forme de « littérature et de poésie » déclamée à haute voix, mais aussi parfois interprétée, en sketches ou saynètes. Et d'ajouter à cela l'exhibition des corps, au moins en partie. En dehors des offrandes annales ou mammaires, la plupart des manifestations spectaculaires, *performances*, dans son acception d'*actions accomplies*, qu'on a vu issues pour la majeure partie de pratiques artistiques clairement identifiables, sont simulées ou jouées, dans le sens dramatique du terme. En outre, la figure carabine apparaît comme le double renversé du médecin interne, mais, elle n'est pas non plus la

figure humaine de l'individu. C'est un masque (*persona*) au sens du personnage, qui le transforme à l'extérieur, pour les autres, mais aussi par un état de *possession* qui le métamorphose par l'intérieur, qui n'est « endossé » que dans le cadre strict de la salle de garde ou dans une pratique carabine traditionnelle précise.

Dans la dynamique rituelle des manières de table des carabins, la dimension parodique et carnavalesque « brouille » le cérémonial en lui conférant un aspect si ludique que tout ce qui va s'y perpétrer prend un caractère qui tire vers le théâtral. La potentialité spectaculaire est conditionnée par l'ensemble des règles ou conventions produisant un emmêlement de toutes les typologies du jeu définit par Roger Caillois<sup>1</sup>, l'*agôn*, l'*aléa*, la *mimicry* et l'*ilinx*, désignant ainsi le lieu consacré de la salle de garde comme l'espace du *ludus* (du jeu conventionnel) et, à l'instar de l'état « liminaire » précédant l'action (de geste ou de parole) de l'acteur en scène, constater que ces conventions rituelles et ludiques sont les « *moteurs du jeu* ». Ceci, mis en perspective avec la correspondance des expressions festives carabines aux réjouissances carnavalesques du moyen-âge, nous ramène à la réflexion d'une manifestation culturelle à la frontière entre l'art et la vie :

---

<sup>1</sup> Roger Caillois, *Les jeux et les hommes*, Folio essais, édition revue et augmentée, Paris, Gallimard, 1967, p. 47.